

2 OCTOBRE 1963

PLUS D'ATTRACTIONS QUE D'ŒUVRES D'ART A LA TROISIEME BIENNALE DE PARIS

C'EST autant d'un palais des mirages que d'un salon de la peinture sans nom que relève cette troisième biennale de Paris où les surprises, à défaut de chefs-d'œuvre, sinon de révélations saugrenues, ne manquent pas. Cependant l'esprit d'équipe est fort louable qui a animé architectes, décorateurs, peintres, sculpteurs, poètes, compositeurs et, mieux encore, électriciens et ingénieurs du son. Il a permis quelques réalisations spectaculaires auxquelles les visiteurs s'intéressent évidemment davantage qu'aux métrages sans fin des peintures informelles. Celles-ci dépassent le nombre des abstractions mieux léchées et, plus encore, la somme restreinte des toiles et des sculptures figuratives.

Quand on sait que tous ces exposants internationaux choisis et envoyés par leur pays respectif ne doivent pas, de par le règlement, avoir dépassé leur trente-cinquième année, on peut penser que les moins précoces n'en sont encore qu'à leur période d'essai. Quelques-uns, ceux qui ne se contentent pas de gâcher les couleurs, ne manquent pas d'humour. D'autres jettent leur gourme. La plupart refont les devoirs d'avant-garde qu'ils nous proposèrent — eux ou leurs aînés, atteints depuis par la limite d'âge — il y a deux ans.

« Dada » est loin qui prétendait à la confusion dans l'art plastique, il y a quelques décades. On cultive le le canular en famille. Le public même est prêt à y participer. Un chevalet (section française chez les lettristes) est mis à sa disposition pour qui veut s'essayer à peindre après avoir effacé sur la toile le barbouillage de son prédécesseur. Autre curiosité : le soufflet géant que peut actionner tout visiteur pour voir une peinture qui gonfle et se dégonfle. Les attractions ne manquent pas...

Sérieux, par contre, sont les travaux d'équipe. Certains piquent la curiosité et retiennent l'attention, tel celui du « laboratoire des arts », « clavier énergétique utilisé pour la création artistique, permettant l'expression spatiale, plastique, colorée et mobile des thèmes poétiques et musicaux ». C'est une sorte de « son et lumière », en chambre obscure, avec des ombres et des jeux de réflecteurs, des cris et des éclats de voix qui tiennent de l'accident de chemin de fer et du grand opéra. On nous parle de « philosophie de l'espace » d'« organisation de l'espace », bien sûr, bien sûr... on nous parle aussi, de manière plus valable, d'expérience de synthèse... Rien ne surprend plus, finalement, dans notre musée municipal d'art moderne où des sphères suspendues à des ressorts montent et descendent sous la poussée de la main, où une suite de cylindres en plexiglas transparent actionnés par qui veut « alternent l'image par réflexion », où disques, écrans, carrés d'aluminium, expriment le mouvement. « Le groupe de recherche visuelle » responsable de ces mirages a multiplié les expériences qui ont au moins le mérite de rompre la monotonie de salles qu'on se lasserait trop vite d'arpenter. Ce qui ne

veut pas dire que rien n'est à retenir sur les cimaises. Pour la première fois l'U.R.S.S. a répondu à l'appel de la biennale de Paris. Sa participation, comme celle des pays centraux, est exclusivement figurative, le Mexique est éclaboussant, l'Amérique fait valoir des sculpteurs mécaniques, la Pologne a expédié du rêve, la Grèce des hiéroglyphes, l'Italie produit quelques sculpteurs réalistes originaux, la Grande-Bretagne fait voisiner informels et pompiers, etc. Si nous exceptons la France dont les travaux d'équipe, répétons le, méritent l'estime, c'est encore au Japon, pour sa finesse, et à l'Argentine, pour sa fougue, que nous donnerions, en premier, des palmes.

La jeunesse de ces peintres (cinquante-cinq nations) tout inégaux qu'ils soient, a tout de même donné lieu à une biennale qui, par ses « à-côtés », nous laissera le souvenir d'une exposition hors série.

G.-J. GROS.



● Erik Gronborg. Volume. Bois. 1962.